

ALLEMAND
ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT
COMMENTAIRE COMPOSÉ ET COURT THÈME

Olivier Baisez, Pierre-Yves Modicom

Coefficient 3, durée 6h

Chiffres :

Le jury a examiné cette année 11 copies, soit deux de moins qu'en 2018 et en 2017. Aucun candidat n'a rendu de copie inachevée. Sur ces 11 copies, deux ont été notées en-dessous de 10 (8,5 et 5), à chaque fois non seulement en raison de problèmes d'expression obérant lourdement le commentaire et qui se reflétaient aussi dans le niveau de la traduction proposée pour la partie « court thème » de l'épreuve, mais aussi à cause de contresens majeurs dans la compréhension du texte à commenter. Le jury a attribué la note de 17,5 aux deux meilleures copies et tient à saluer la qualité des commentaires de ces deux candidats.

La moyenne s'établit à 12,86 en net repli par rapport à l'an dernier (13,27) et plus encore par rapport à la session 2017 (13,54). Pour mémoire, la moyenne 2016 était de 11,58.

Commentaire

Le texte soumis aux candidats était un extrait du premier livre (*Das Land ohne Tod*) de la trilogie romanesque *Amazonas*, d'Alfred Döblin, rédigé alors que la famille Döblin vivait en exil à Paris, et publié en 1937. Ce cycle romanesque raconte la découverte et la conquête violente, par les Européens, du continent sud-américain.

Dans l'ensemble, la ligne de partage entre les bonnes et les mauvaises copies correspond à une question fondamentale de compréhension du passage : les candidats ont-ils ou non perçu et commenté le fait qu'il s'agissait du premier contact entre des Amérindiens et des conquistadors. Une scène de rencontre, donc un classique du commentaire littéraire, mais avec une inversion du point de vue conventionnel qu'il fallait repérer. Ce ne sont pas ici les Européens qui découvrent les Amérindiens, mais le contraire. Aucune connaissance préalable de la vie ni de l'œuvre de Döblin n'était nécessaire à une analyse pertinente du texte ; au contraire, certains candidats, se sentant obligés d'établir des parallèles avec l'entre-deux-guerres, ont commis des contresens ou ont écrit des énormités (parler de « *Steigung des Nazismus* » [sic] en 1937 est inadmissible, par exemple). Une copie par exemple a poussé cette lecture du texte comme parabole sur les années 1930 jusqu'à assimiler les abeilles aux puissances ennemies de l'Allemagne et les singes sur leur île au milieu du fleuve aux Japonais ! Le jury avait cette année choisi un texte qu'il jugeait original et littéralement dépaysant, et a eu la surprise de constater que certains candidats, dans une sorte de réflexe acquis, se sont repliés sur des sujets plus familiers, mais totalement absents du texte.

La très grande majorité des candidats ont opté pour un commentaire linéaire en trois parties correspondant aux trois principaux moments du texte : évocation du mode de vie de la tribu amérindienne (l. 1-8) ; description de la technique de pêche (l. 9-26) ; irruption des trois étrangers et observation de leur comportement (l. 27-47). Ce découpage était tout à fait pertinent, à condition de ne pas se tromper sur le sens de la rencontre ou plutôt de l'apparition finale.

Le premier paragraphe du texte a souvent été qualifié d'ethnographique par les candidats. Il est vrai que Döblin s'est nourri de récits d'ethnologues au moment de la rédaction de ce roman, pour lequel il a beaucoup fréquenté la Bibliothèque nationale de France. Il propose ici une sorte de plongée dans l'imaginaire et les représentations des autochtones. La phrase « *vor dem Maskenhaus stand geschnitzt in Holz der Stammesgeist, schwarz, gelb, rot gefärbt* » (l. 6-7) a parfois donné lieu à des interprétations complètement fantaisistes, dues à une surinterprétation flagrante des trois

couleurs ici mentionnées. Cette effigie peinte n'a pas le moindre rapport avec les couleurs du drapeau de la République de Weimar ! Il s'agit simplement de teintes extrêmement communes dans l'art traditionnel des sociétés amérindiennes. Dès le début du texte, c'est donc la perspective des Amérindiens qui prévaut, leur façon d'appréhender l'espace, leur voisinage et leur environnement naturel.

On le voit bien dans le paragraphe suivant, où la description technique et le regard ethnographique font suite au point de vue des pêcheurs eux-mêmes (sur leur nouveau filet, sur le temps qu'il fait, sur un essaim d'abeilles ou un groupe de singes).

Le deuxième paragraphe relate en détail un épisode banal de la vie de ces Amérindiens et s'attache à décrire leur technique de pêche, pour laquelle ils utilisent non seulement un filet, mais aussi un poison anesthésiant répandu dans l'eau (« *das Giftsipo* », l. 26). Là encore, trop de candidats ont voulu à tout prix rabattre le texte sur son contexte présumé d'écriture, et se sont lancés dans des analyses métaphoriques totalement infondées, le filet devenant le symbole de la cohésion sociale mise à mal par le nazisme, ou le poison dans l'eau représentant le nazisme lui-même, ou encore le poisson, symbole du Christ, incarnant la pureté perdue. Rappelons ici une évidence : l'exercice du commentaire exige avant toute autre chose de commenter le texte. Le recours à des connaissances biographiques sur l'auteur ou à l'arrière-plan historique peut éventuellement éclairer ponctuellement le propos, mais ne doit en aucun cas se substituer à une lecture fine et approfondie du texte.

C'est cependant la troisième partie du texte, l'irruption de l'élément perturbateur, pour employer une notion de narratologie, qui a posé le plus de difficultés de compréhension et d'interprétation. Il fallait voir que les trois formes (« *Gestalten* », l. 34) étaient des êtres humains, et non des spectres ou autres apparitions surnaturelles. Le texte donnait en quelque sorte un premier indice à la ligne 32 : ce que les pêcheurs dissimulés entendent sont bien des voix humaines (« *Ein Ruf, eine menschliche Stimme, eine andere.* »). Quand leur appartenance à l'humanité ordinaire est ensuite remise en question (l. 35-40), c'est parce que le texte adopte le point de vue des Amérindiens découvrant les étrangers et surpris par leur apparence physique inhabituelle : « *Sie hatten die Erscheinung von Menschen, aber...* ». Ils portent des vêtements (« *waren an Leib und Arm und Beinen mit bunten Stoffen bedeckt* »), ont une peau très claire, que les pêcheurs comparent spontanément à la couleur des poissons (« *ihre Gesichter und Hände waren weiß wie Fischeschuppen* »), et l'un d'eux porte une barbe (« *dem Größten hingen dunkle Haare um die Backen und das Kinn* »). Les armes que portent ces trois étrangers ne sont pas identifiées comme telles (« *Jeder trug einen Gurt, an dem ein dünner Stab hing, über die Schulter blickte jedem ein Kolben.* ») La langue qu'ils parlent est incompréhensible aux pêcheurs, qui tirent de tout cela la seule conclusion logique en conformité avec leur univers mental : ces hommes sont trop différents pour être des hommes, il doit s'agir d'esprits (« *Es waren unbekannte Geister* »). Cette hypothèse est ensuite confirmée par ce que les pêcheurs interprètent comme un signe de puissance : les inconnus boivent l'eau de la rivière qu'ils viennent tout juste d'empoisonner et qui est teintée par le poison (« *rührte das Wasser dunkel und dunkler* », l. 25-26), ce que des hommes ordinaires n'auraient probablement pas manqué de voir. Les pêcheurs continuent de faire des conjectures, non plus sur l'identité, mais sur les intentions des étrangers : ou bien ils sont insensibles au poison dans l'eau et désirent simplement se désaltérer, ou bien ils cherchent à annuler l'effet du poison et à s'approprier les poissons. Il fallait voir enfin qu'il n'y a aucune interaction entre les pêcheurs et les étrangers, et que ces derniers ne meurent pas à la fin du texte, comme on l'a parfois lu.

Du reste, une source de confusion dans cette troisième partie a été le parallélisme numérique entre les trois pêcheurs amérindiens et les trois nouveaux venus ; il fallait se montrer attentif aux chaînes référentielles des pronoms, notamment, pour ne pas confondre par endroits les deux groupes d'hommes.

On avait donc affaire à une scène typique de premier contact interculturel, mais à l'envers du point de vue habituel. L'étranger et le familier sont ici inversés. Döblin adopte en quelque sorte la « vision des vaincus », pour paraphraser le titre du célèbre ouvrage de Nathan Wachtel. L'extrait à commenter, situé dans les premières pages du roman, constitue la scène fondamentale sur laquelle

repose toute la suite de ce grand récit épique qui s'étend sur plusieurs siècles d'histoire de l'Amérique du Sud post-colombienne. Le fait que, comme rappelé précédemment, les armes portées par les conquistadors ne sont pas identifiées comme telles prend un sens presque prophétique, à la lumière des violences de la conquête et de la destruction du monde amazonien.

Ce découpage en trois parties a généralement été vu à quelques nuances près, et a donné lieu à de nombreux commentaires linéaires « problématisés » et de bonne facture. D'autres candidats, plus rares, ont opté pour un plan thématique, parfois au risque du placage notionnel, par exemple dans une copie structurant son analyse autour du problème de l'appartenance à un genre (conte, compte rendu ethnographique, roman ?). Il est vrai que la narration adopte un ton naïf en apparence, semblable à celui du conte ou du mythe. D'autres commentaires se sont égarés dans une lecture trop métaphorique et insuffisamment concrète du texte, voyant par exemple dans la pêche une image de la pulsion de mort de l'humanité, ou dans les « esprits » des messagers du passé venus rappeler les valeurs traditionnelles à une humanité devenue mauvaise et meurtrière.

Sur le plan technique, la plupart des candidats se sont montrés à l'aise avec l'exercice du commentaire, même si certains sont passés à côté des enjeux du texte. Le jury déplore cependant – et cela vaut aussi pour le commentaire littéraire aux épreuves orales d'admission – une tendance à utiliser à mauvais escient des notions narratologiques ou des concepts de critique littéraire, dont on a parfois l'impression qu'ils auraient été placés dans le commentaire quoi qu'il advienne, même si le texte avait été tout autre.

Sur le plan de la langue, la majeure partie des prestations étaient de bonne tenue. Néanmoins, quelques copies se détachaient par un manque flagrant de vocabulaire et des possibilités d'expression très limitées qui grevaient inévitablement le contenu de l'analyse. Relevons toutefois quelques lacunes récurrentes, et surprenantes, sur certains termes techniques (*Aussichtspunkt* au lieu de *Standpunkt*, par exemple). Les fautes de cas et de déclinaison restent assez fréquentes dans certaines copies, et les constructions prépositionnelles semblent souvent mal maîtrisées (**nach der Suche + gén.*, **sich wundern vor*, **glauben auf*). Les formes du pluriel continuent de poser problème (**die Fischen*, **die Volken*), en particulier le *n* au datif. Seules peu de copies ont témoigné de problèmes significatifs sur la place du verbe. Enfin, signalons comme l'an dernier deux types d'erreurs facilement évitables et encore trop fréquentes : les fautes de conjugaison sur les verbes forts (et sur les verbes faibles pris à tort pour des forts), et les fautes de virgule. Un candidat a plusieurs fois mal orthographié le nom de l'auteur du texte (**Döbler*).

Thème

Le texte à traduire était extrait d'un ouvrage relativement ancien de l'écrivain belge Maurice Maeterlinck, *La Sagesse et la Destinée* (1898).

La première phrase – comme d'autres dans la suite du texte – était rendue difficile par l'abondance des négations (ou négations apparentes), il fallait prendre garde à ne pas en omettre. Il était tout à fait possible de traduire une construction négative française par une construction affirmative allemande, à condition de respecter le sens, et certains candidats l'ont bien fait.

L'expression « un héros silencieux et obscur » a donné lieu à quelques traductions bizarres. « Silencieux » (*still*, *schweigsam*, *stumm*) a posé moins de problèmes que l'adjectif « obscur », dont il était pourtant évident ici qu'il était à entendre au sens figuré (*schwarz* ou *finster* ne convenaient pas, *dunkel* était possible).

Dans la phrase suivante, les verbes à l'impératif ont parfois posé des difficultés de conjugaison. Curieusement, l'expression courante « bout du monde » (*Ende der Welt*) a été traduite de façons très diverses et souvent erronées.

Les pronoms personnels réfléchis (« nous-même », « vous-même ») n'ont pas toujours été traduits correctement avec *selbst* ou *selber*.

« Les routes du hasard » pouvait se traduire de bien des manières. *Weg* était sans doute préférable à *Straße* ici, quant à « hasard », le terme pouvait être rendu par *Zufall*, mais aussi par *Glück*, voire à la rigueur par *Schicksal*.

La dernière phrase contenait deux hypothèses, mais formulées au présent et au futur de l'indicatif ; ces temps verbaux pouvaient être conservés en allemand. L'expression « Socrate endormi sur le seuil » n'était pas facile à traduire, car il n'était guère possible de garder exactement la même construction en allemand ; « *auf der Schwelle den schlafenden/ingeschlafenen Sokrates (vor)finden* » était sans doute la meilleure solution.